

LA MOBILITÉ RAPIDE, CARACTÈRE PROPRE AU PALÉOLITHIQUE SUPÉRIEUR D'EURASIE

■ Marcel OTTE

Résumé : La relation entre nature et culture passe par des voies symboliques réciproques. Tout dans l'animal s'intègre dans les activités humaines traditionnelles, comme l'habitat, l'outillage et la prédation. Ce caractère particulier a permis une extrême survivance des valeurs jusqu'à aujourd'hui. La condition essentielle tient à la mobilité, au moins partielle de certains membres du groupe qui ont laissé leurs traces, parfois étalées sur des centaines de kilomètres. Les traditions au Paléolithique supérieur agissent tel un filet de symboles, d'actes et d'actions. La monte du cheval paraît s'imposer, au moins partiellement et pour des groupes limités. Les idées se diffusent à grande vitesse, rendues évidentes par l'extrême extension des techniques et des arts. Tout s'oppose donc de ce point de vue aussi entre le Paléolithique moyen et le Paléolithique supérieur.

Mots-clés : monte du cheval – extension – Eurasie – mobilité

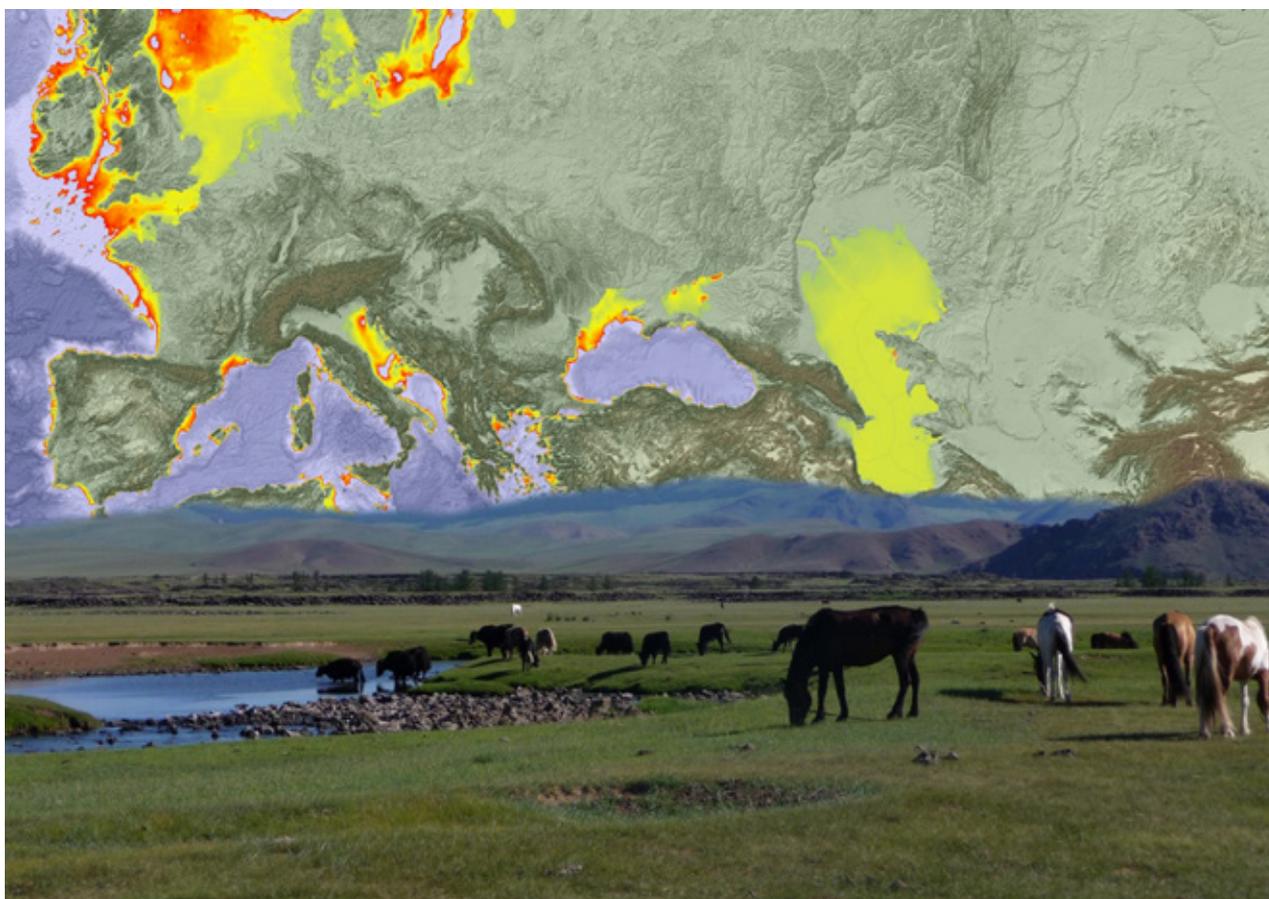
Abstract: *The relationship between nature and culture can be understood in terms of reciprocal symbolic pathways. All parts of an animal are integrated into traditional human activities, including shelter, tools and hunting. This particular character has enabled an extreme survival of values up to the present. The essential condition is due to mobility, at least partial mobility of some members of the group, which has left evidence in the archaeological record, sometimes over hundreds of kilometers. Traditions during the Upper Palaeolithic act as a network of symbols, acts and actions. Horse riding appears to have been necessary, at least in part and for limited groups. Ideas are spread rapidly, as seen by the widespread expansion of techniques and art. All elements of prehistoric culture are therefore opposed when comparing the Middle and Upper Palaeolithic.*

Key-Words: *horse riding, expansion, Eurasia, mobility*

INTRODUCTION

En période froide, l'extrême extension des steppes eurasiatiques fut surtout marquée par la combinaison de l'ensoleillement à des conditions atmosphériques très continentales, avec des vents violents mais surtout secs, aux origines des dépôts poudreux (« loëss ») où les habitats prolifèrent. Lors du comblement de la mer Caspienne, le recul de la mer Noire, le territoire exondé de la mer du Nord, l'absence totale de barrières géographiques unifiait l'Asie septentrionale à son appendice européen, extrême occidental (**figure 1**). Seul ce cadre doit être considéré dans toute étude culturelle paléolithique, comme les innombrables mouvements migratoires l'ont attesté au fil de l'histoire récente: Villanoviens, Minoens, Étrusques, Ibères, Huns, Hongrois, Mongols, Turcs, par exemple. À une extrême extension géographique de l'Asie a toujours correspondu à la fois de puissantes masses démographiques, donc de régulières vagues migratoires, autant vers l'Occident (« Hommes modernes ») que vers l'Orient (Aïnous, Japonais, Amérindiens, Inuits). Il n'est donc possible de comprendre l'Europe que par ses échanges avec ses immensités voisines, dont l'Asie en contact direct et constant et, épisodiquement, l'Afrique par la Sicile et Gibraltar. Cependant, l'Europe, essentiellement située en hautes latitudes, possède d'évidentes analogies, géographiques et humaines, avec l'Asie septentrionale, de Moscou à Vladivostok. Ceci fut bien compris lors des conquêtes, le long de ce « couloir » par Pierre le Grand qui unifia l'ensemble des peuples, progressivement « acculturés », mais en sens opposé, vers l'Est. Cette unité fondamentale ne fut pas totalement acquise depuis toujours, mais possède une particulière acuité avec l'Homme moderne, leur mythologie conquérante, leurs armes, leur art, leur très forte mobilité.

FIGURE 1 Steppes et herbivores unissaient toute l'Europe au climat froid, mais sec et ensoleillé. La remontée des niveaux marins accentuait les vents continentaux et unifiait le paysage, d'Est en Ouest (Carte : Jean-Noël Anslin).



Chacun s'accorde à reconnaître l'unité paneuropéenne des civilisations aurignaciennes ou gravettiennes, alors que les styles du Paléolithique moyen sont fortement marqués régionalement.

Ces unités culturelles fulgurantes (arts de Chauvet, Ardèche et Coliboaia, Roumanie) exigent des explications théoriques appropriées. Fussent-elles provisoires, elles s'imposent à toute pensée éprise de logique. À nos yeux, il s'agit de diverses composantes de nature spirituelle, mais à reflets matériels incontestables. Elles tiennent tout simplement à l'idée qu'une société se fait d'elle-même, et de sa place dans l'univers. Ce « tout simplement » contient une dose d'hyperbole, ressentie par chacun. Mais il nous est totalement interdit d'extraire l'homme paléolithique de toutes les lois qui forgent toute l'humanité partout sur la Terre : elles possèdent une structure diachronique cohérente, assortie d'une multitude de variations qui leur donnent leur substance, en quelque sorte en négatif de leurs infinies particularités. Cette dualité a souvent fait renoncer à toute tentative globale par la confusion de ces deux catégories, incluses simultanément dans tout comportement humain : ses capacités et ses réalisations. Ainsi s'expliquent à la fois la phobie devant « la comparaison ethnographique » (l'exemple confondu avec la règle) et l'impunité des délires philosophico-préhistoriques propres à certaines écoles, séparés par des bras de mers réels ou par des océans conceptuels.

La voie naturelle liant l'Europe à l'Asie fut déjà tracée par les Néandertaliens, jalonnée par les populations d'anatomie constante, de Spy à Techik-Tass, et nulle part ailleurs. Populations homogènes mais aux multiples composantes culturelles, à l'inverse des événements ultérieurs.

À l'époque actuelle, l'immensité de ces steppes se retrouve surtout limitée à l'Asie, avec des restes d'extensions ukrainiennes. Mais les conditions, froides et sèches, les étendaient loin au cœur de l'Europe occidentale, approximativement dans les terrains loessiques actuels. Territoires extrêmement favorables aux troupeaux d'herbivores, donc des sources alimentaires mobiles qu'ils constituaient (**figure 1**). « Cette ouverture » sur la steppe, herbeuse et froide, imposait des relations intimes entre les sociétés humaines (tels les Évenks, les Bouriates ou les Amérindiens actuels) et les herbivores. Ils se connaissent, à l'individu près, se reconnaissent et se respectent mutuellement, car les aires propices au pâturage sont autant repérées par l'animal que par l'homme et la notion de « domestication » n'y possède aucun sens. Les rapports à l'animal nutritif passent par une large gamme de subtilités, dans laquelle les statuts de « sauvages » ou de « domestiques » sont exceptionnels (Carole Ferret, 2009), et parmi lesquels la monte occasionnelle ne modifie en rien les statuts des uns et des autres. Mais, dans nos contextes paléolithiques, elle justifie par exemple la rapidité d'extension, l'extrême homogénéité culturelle et la brutale évolution saccadée, à caractère historique, propres aux hommes modernes européens. Cette intimité aux grands herbivores, ne se limite pas aux seuls chevaux, mais s'étend aussi aux bovidés, aux rennes, aux yacks, aux éléphants, toujours montés aujourd'hui dans toute l'Asie, sans rien perdre de leur anatomie sauvage, seul l'impalpable comportement a pu changer, d'ailleurs provisoirement.

La différence fondamentale entre Néandertaliens et populations européennes récentes se réduit donc à des variations anatomiques extrêmement superficielles, de l'ordre de toutes celles qui distinguent les populations de la Terre entière aujourd'hui (**figure 2**). Mais leurs réalisations se distinguent, non dans leurs aptitudes mais dans leurs modalités. Par exemple, la prodigieuse complexité exprimée dans les méthodes de mise en forme, préalables aux outils, atteint la perfection avec les Néandertaliens. Aucune autre population connue n'a pu subsister, sans fléchir quant aux mythes et quant aux rites, aussi



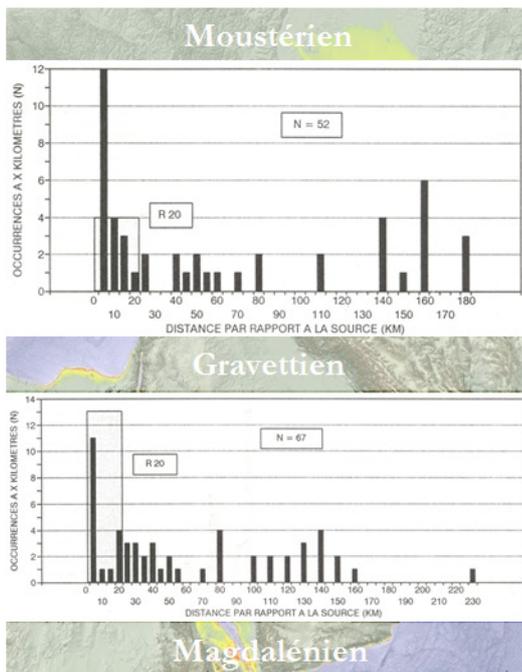
FIGURE 2 Les variations anatomiques humaines ne furent pas davantage marquées dans le temps, qu'aujourd'hui dans l'espace (Néandertal, en bas à gauche). La subtilité des modes de vie néandertaliens, étalés sur 300 mille ans, manifestaient une parfaite adaptation, souple et puissante, à tous les milieux.

longtemps durant (de l'ordre de trois cent mille ans !) dans une subtilité comportementale telle que sa structure nous paraît perpétuelle autant que ses variantes qui l'illustrent sans l'altérer. Cet équilibre, si puissant et si vivace a laissé la place aux plus humiliantes considérations, réduites dans l'expression « Néandertal » considérés comme « sous-hommes ». Si un sens devait être cherché à une telle absurdité, il ne pourrait se situer que dans la phobie, affirmée par ceux qui la proclament. Quant à leur propre statut, placé dans un processus qui dépasse leur condition personnelle : l'angoisse « justifie » tous les dogmes aux yeux des vivants. Parmi la large gamme d'expressions spirituelles assumées par les Néandertaliens, se situent les rituels funéraires, les trophées, le foyer et la musique (figure 3). En termes purement logiques, rien de tout cela ne peut choquer, seul un atavisme morbide actuel y freine la réflexion, pour le plus grand dommage des sciences et de notre propre dignité. Lorsque les peuples nouveaux apparaissent en Europe avec une forte démographie, ils emportent avec eux une métaphysique toute neuve, fondée sur une relation à la nature nouvelle, spécialement sous sa forme animale. Outils, décors et représentations subissent le basculement d'œuvres en bois vers celles incarnées par l'animal : les rapports ont complètement changé, l'humanité saute le pas vers un affranchissement biologique, en suite logique avec ses premiers pas d'être bipède : elle se dégage davantage encore de sa condition naturelle, par la maîtrise systématique du concurrent animal direct, celui qui l'incarne, comme un défi. Les pendoques ornent l'homme, au statut d'intermédiaire entre les forces spirituelles et les comportements animaux. Dès lors, les ramures servent d'arme et les canines de trophée (figure 4).

FIGURE 3 Les styles régionaux basculèrent depuis les délimitations moustériennes territoriales étroites (gauche) à une étourdissante uniformité continentale, tels des peuples, associés par leurs valeurs propres (droite).



FIGURE 4 Les réseaux territoriaux se manifestent par les aires d'extension reconstituées via les distances d'origine des matières premières (d'après Feblot-Augustin, 1997). Très courtes au Moustérien (en bas), elles s'étirent désormais jusqu'à 500 km avec les peuples modernes, illustrant en outre leur mobilité initiale, dans les centres d'où leur densité les a écarté.



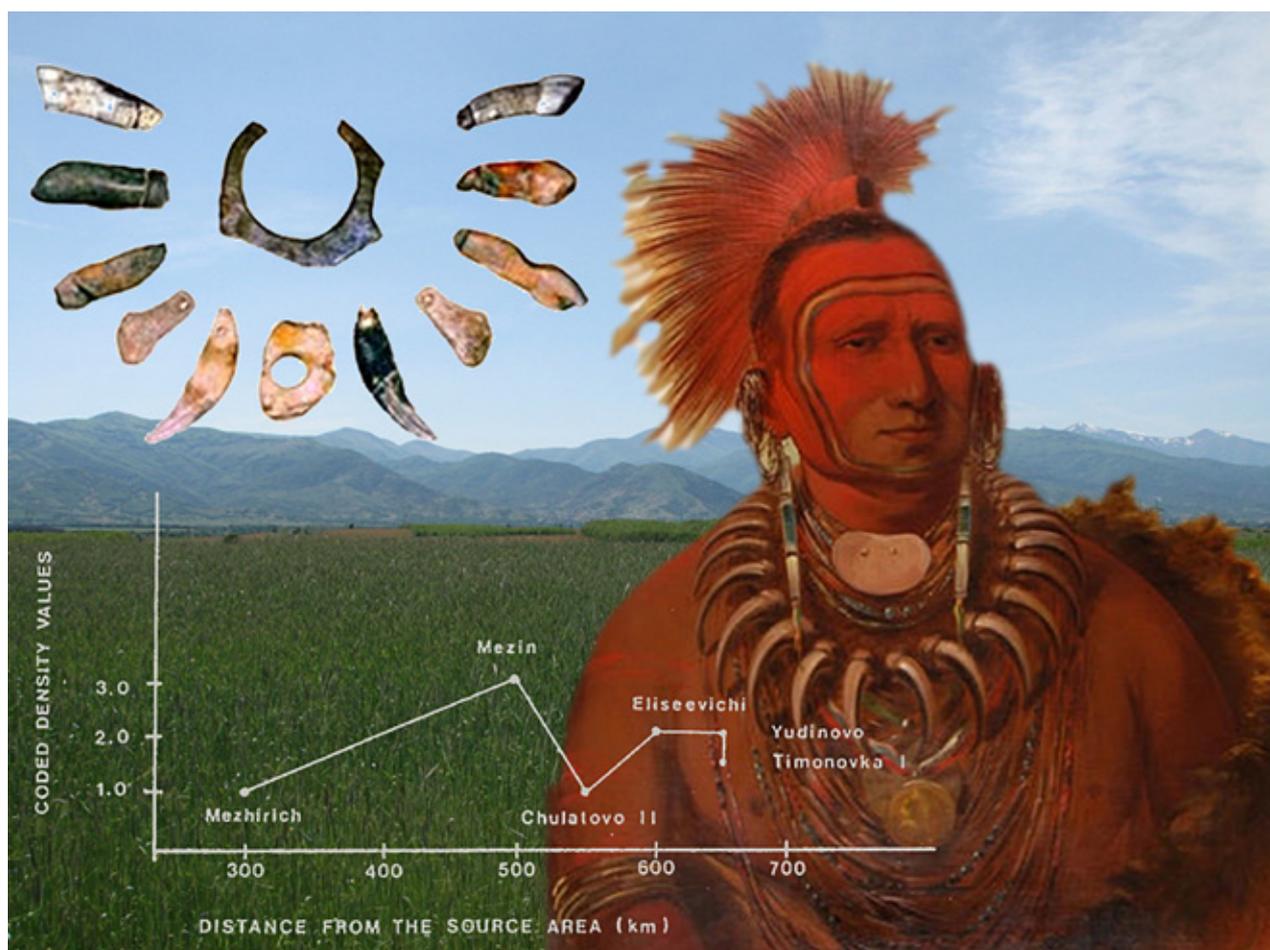


FIGURE 5 Les pendeloques en coquilles marines, marques des sociétés modernes, manifestent des distances d'approvisionnement bien plus vastes encore, jusqu'à 1000 km. Elles mesurent à la fois l'importance sociale prise par ces investissements au profit d'une élite, et les systèmes de relais auxquels leur approvisionnement pouvait donner lieu (diagramme, d'après Olga Soffer).

Cette nouvelle intensité dans l'occupation territoriale se manifeste de la façon la plus crue via les aires parcourues (figures 4 et 5) : les matériaux proches abondaient au Moustérien, leur source s'éloigne jusqu'à 500 km dans les réseaux nouveaux du Paléolithique supérieur. La mobilité y est beaucoup plus forte et les traditions culturelles constituent de vastes réseaux territoriaux, où on peut parler d'« histoire des civilisations » au sens classique du terme. La parure accentue encore cette densité des réseaux, puisque leur aire d'expansion s'étire sur 1000 km (figure 5).

L'augmentation démographique a suivi le même cours (figure 6) comme l'avait calculé Fekri Hassan (1981). Une courbe de population s'élève en asymptote, avec l'introduction des armes propulsées, arcs et sagaies selon la variété des gibiers ou la personnalité du chasseur. Les marques systématiques portées sur ces pointes, démontrent l'importance, accordée par le groupe, au coup mortel donné par l'un de ses membres. De telle sorte que la structure religieuse, où les forces spirituelles s'organisent, justifie et garantit les répartitions sociales, au sein du groupe dont le sort est ainsi mis entre les mains des intermédiaires de rares individus qui, par la chasse, agissent sur ces forces naturelles au profit de l'humanité. Il ne s'agit plus de mises à mort alimentaires mais de véritables sacrifices, où l'animal constitue le lien d'échange. Un très simple calcul démontre la force prise par la nouvelle démographie (figure 7). En calculant le nombre de sites connus au Paléolithique ancien ou supérieur, il faut multiplier par 20 pour obtenir l'équivalent en termes d'occupation territoriale, en dépit d'une durée infiniment plus longue pour la première que pour la seconde. Le paysage est alors totalement « humanisé ».

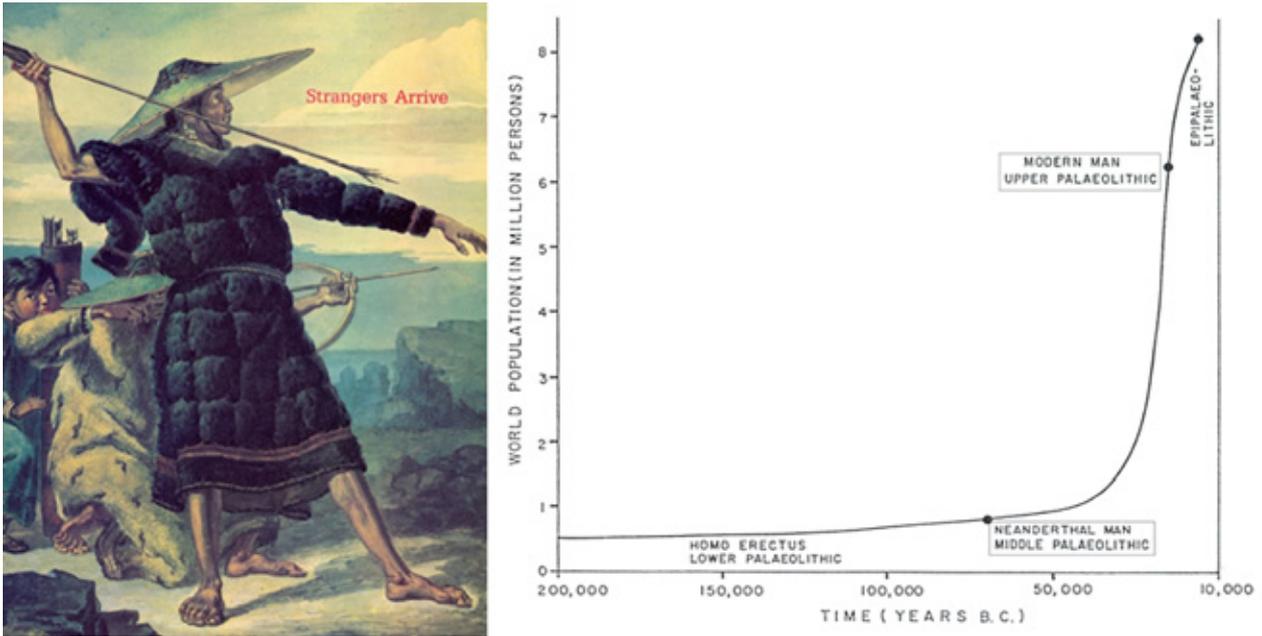


FIGURE 6 Une explosion démographique avec le Paléolithique supérieur par de nouvelles armes, un plus grand réseau de connexions sociales, mieux adaptées aux immenses steppes pléistocènes et aux mythologies expansionnistes (diagramme encadré de Fekri Hassan, 1981, planche dans Fitzhugh et al., 1988).

FIGURE 7 Augmentation extraordinaire, exprimée en nombre de sites commun au Paléolithique moyen (gauche) et supérieur (droite). Cette intense occupation territoriale (20 fois plus de sites !) doit encore être multipliée par l'énorme différence de durée entre les deux périodes (300 à 30 mille ans).

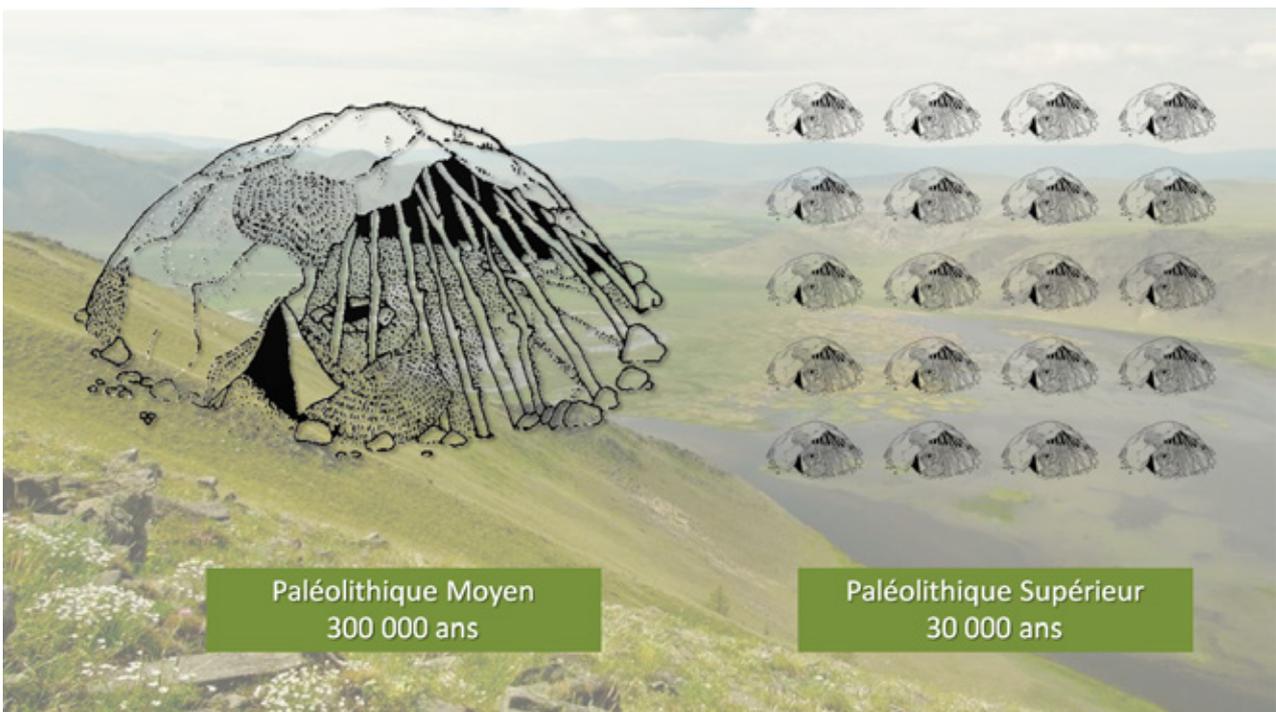




FIGURE 8 La steppe froide favorise le développement exponentiel des grands herbivores, dont les chevaux, les rennes, les bovidés et les mammouths. À l'instar des populations humaines, leur monte occasionnelle paraît à la fois la plus probable et la plus naturelle dans des sociétés harmonieusement associées. La statuette, ambiguë entre homme et nature (Hohlenstein-Stadel), accentue cette intention d'intégration, aussi indispensable, logique qu'absolument universelle.

Les populations actuelles, encore attachées à ce mode d'équilibre, étalé du mythe au territoire (Evenks, Bouriates) jouent sur les déplacements saisonniers selon les différentes espèces d'herbivores (rennes, chevaux, bovidés), toutes montées occasionnellement mais sous forme extrêmement limitée par rapport à la masse du gibier potentiel : aucune trace anatomique ne peut donc y être décelée. La figuration humaine elle-même se manifeste selon cette ambiguïté (figure 8) où l'individu se trouve métamorphosé en animal, redoutable mais figurativement maîtrisé. L'emprise sur le temps, combinée à celle de l'espace, apparaît par la foudroyante expansion des colons aurignaciens et par la pratique courante des calendriers humains, encore employés aujourd'hui par les peuples nomades, car le soleil possède une course variée selon la mobilité des observateurs eux-mêmes (figure 9).

Les dalles gravées d'animaux se tournent désormais vers le cosmos afin de prolonger cet appel à la nature. De Chaleux à l'Altai (figure 10), elles incarnent l'esprit des animaux, comme si elles incarnaient spontanément cette relation via la représentation. Les chamans asiatiques utilisent encore ce procédé afin de raviver cette relation, au cours de cérémonies régulières et en regravaient la silhouette altérée. L'emprise fut donc complète sur le paysage steppe, ouvert et lumineux, favorable aux troupeaux autant qu'aux hommes, unis par l'échange imposé par la monte occasionnelle (figure 16). Les calendriers, les sagaies (figure 11), les instruments de toutes fonctions furent tirés des restes animaux au titre de matériaux résistants, mais surtout par le transfert qu'ils opéraient ainsi spontanément entre l'ensemble du monde vivant, solidarisé par la steppe et par l'esprit qui en émane : ses ciels prestigieux, ses paysages sans fin, ses vents animés et glacés. La complémentarité des méthodes liées à la propulsion (arcs et sagaies) se trouve attestée par d'innombrables populations actuelles où leurs emplois s'adaptent selon un grand herbivore mis à mort à longue ou à courte distance (figure 12). Aucune opposition ne les distingue, durant ces dizaines de millénaires, mais tout les unit, selon le procédé requis et selon le statut pris par la mort animale dans la population du chasseur.

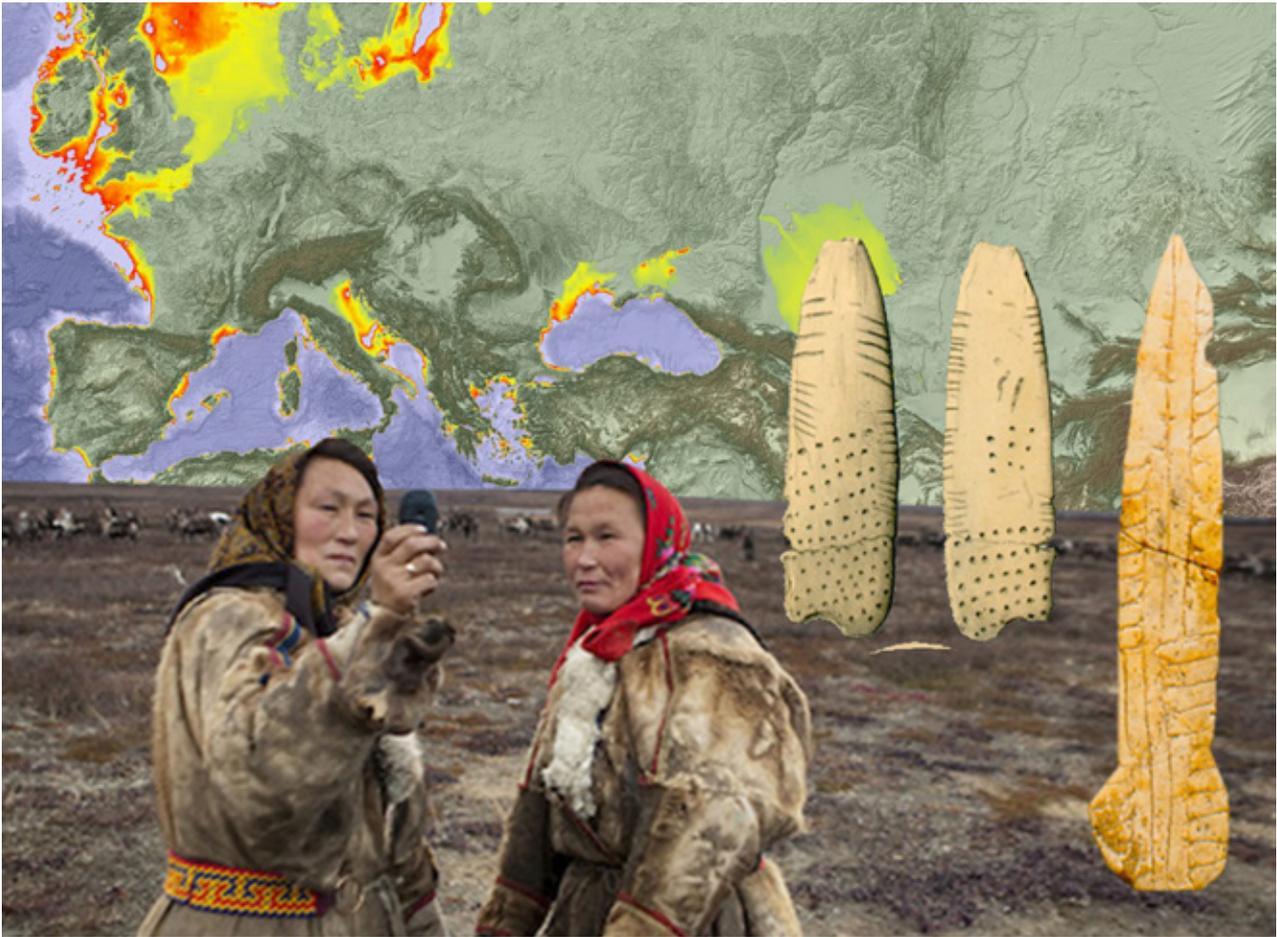


FIGURE 9 Le temps est désormais capté via les décomptes lunaires, marqués sur des lames osseuses mobiles, comme les populations elles-mêmes en mouvement. Ils justifient l'unité territoriale au Paléolithique supérieur (Calendrier de Remouchamps).

FIGURE 10 L'harmonie entre l'humanité et la nature passe aussi par la représentation animale, abondante à l'Ouest (Chaleux), encore active à l'Est (Altaï, figures actuelles). Les figures, tournées vers le cosmos, tentent d'affermir ce lien régulièrement, via l'avivage rituel de l'image lors des cérémonies chamaniques.





FIGURE 11 Les matières osseuses entrent dans toutes les composantes techniques, d'autant plus précieuses qu'elles compensent la carence en bois végétal dans un environnement step-pique.

Leurs systèmes de pensée, d'une foudroyante diffusion, se manifestent plus encore dans les arts rupestres, fixes et pourtant identiques, de l'Ardèche à la Roumanie (**figure 13**). Il ne s'agit plus seulement d'armes, de pendoques ou d'emprises sur le paysage mais d'une diffusion spirituelle, c'est-à-dire d'un filtre que tout style installe entre l'œil et la réalité, de la façon la plus légère et la plus abstraite, enfin la plus sacrée, et pourtant transportable par les mêmes traditions, sur les milliers de kilomètres. L'animation, extrêmement éphémère fut captée au même titre que la prise de possession du réel (**figure 14**). Les fresques de Chauvet (32.000 ans) évoquent ces moments successifs, ces jeux entre individus et troupeaux, ces chatolements eux-mêmes qu'ont la robe des chevaux au galop dans la steppe : tout est prétexte à saisir le sens caché dans la réalité afin de l'introduire dans la forme maîtrisée par l'homme au titre symbolique. Les preuves matérielles quant à l'intimité de cette relation se retrouvent doublement attestées, par la présence systématique de l'animal monté des steppes actuelles et les gravures d'entraves faites de cordes, liées sur le strict modèle de cavaliers actuels (**figure 16**).

L'habitat, creusé et durable se retrouve en Sibérie actuelle, à l'identique des traces aurignaciennes, trente mille ans plus tôt, à Climaoutsi en Moldavie, lorsque la structure restait fixe tandis que les populations migraient saisonnièrement, prenant précisément de tels abris comme points de repère dans un paysage ouvert (**figure 15**). Les récipients, mobiles et légers, étaient alors faits de vanneries finement tressées et de poches animales naturelles tels les estomacs de chevaux ou de chameaux, nettoyés, refermés et parfaitement étanches. Mais les nombreux fragments de céramiques jalonnent également



FIGURE 12 Les armes combinent les différentes formes de propulsion, utilisées selon le gibier ou la fonction. Lourdes et longues, les sagaies basculent l'animal, mais l'arc précise sa mise à mort, en même temps qu'il s'adapte aux gibiers fugaces, sous couvert forestier et à courte distance (Cattelain, Czesla, Catlin).

FIGURE 13 Le style, tel un voile abstrait, manifeste des réseaux serrés les plus subtils, par exemple entretenus à l'Aurignacien entre la Roumanie et l'Ardeche (Photos: J. Clottes).

les sites du Paléolithique récent (**figure 15**, à droite) lorsqu'une vaisselle hâtivement montée et cuite servait aux bouillons (Algonkins subactuels) puis restait abandonnée, à l'état de tessons, épais et grossiers, dont le transport eut été encombrant, lourd et fragile.

La remontée des eaux lors du réchauffement postglaciaire, produit un paysage en mosaïques, renforcé par la croissance d'arbres permanents, là où les denrées, en se diversifiant, permettaient une vie et une économie étalée au fil de l'année. Si l'habitat se fixe par la diversification des ressources alimentaires, la cristallisation des traditions s'accroît et la démographie parcellisée augmente. De telles conditions rendent la monte d'herbivores peu favorable, peu propice et bientôt inutile. Nos illusions datent de là : les animaux montés ne reviendront qu'avec le Néolithique récent lorsque la cassure entre sauvagerie animale et domestication civilisée sera consommée. Involontairement, voire inconsciemment, nous poursuivons le mythe biblique, à création récente, totalement idéalisée et où l'homme, au nom de Dieu, a radicalisé sa prétention à la position de maître de l'Univers sous la forme d'éleveur et de cavalier (**figures 16 et 18**).

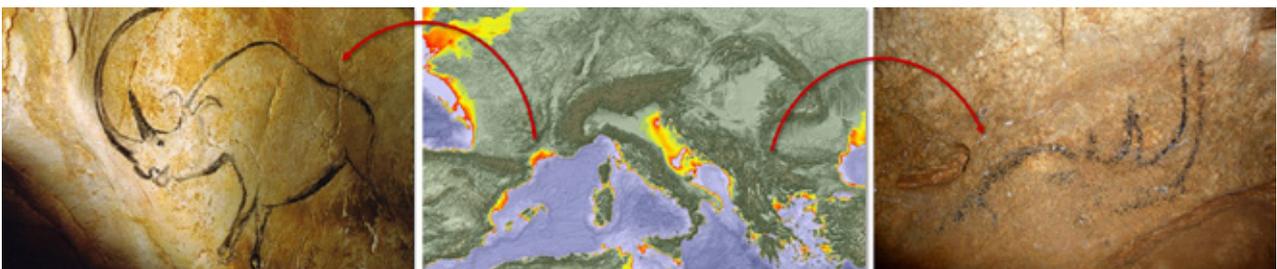




FIGURE 14 L'animation, les divers plans, les textures, les teintes sont toutes empruntées à la nature afin d'en saisir la vie, de la maîtriser et de la mettre à notre service via le mythe.

FIGURE 15 L'habitat semi-enterré de l'Aurignacien à Cosaoutsî (Moldavie) possède son prolongement direct dans les maisons des taigas sibériennes où le nomadisme n'exclut en rien la fixité des maisons, à occupations périodiques. La vaisselle, faite de vanneries finement tressées ou de récipients animaux (vessies, estomacs) est incassable et légère, propre aux déplacements. Mais il suffit d'un arrêt de quelques semaines pour réaliser de frustes poteries, aussitôt abandonnées sur place.





FIGURE 16 Dans de telles steppes, ouvertes à l'infini, les rapports d'échanges spontanés grâce à la course, maîtrisent la distance et la réflexion aidant au repérage des ressources. Elles apparaissent aussi spontanée qu'universelle (Carole Ferret), exactement comme les liens furent gravés sur les silhouettes de cheval découpées en plaquettes osseuses pyrénéennes (Arudy).

FIGURE 17 La remontée des eaux et la couverture forestière au tardiglaciaire morcellent le paysage mais augmentent les ressources, fixes et sauvages, spécialement celles issues des points d'eau. Le maintien des danses profanes actuelles évoque leur rôle sacré lors des cérémonies paléolithiques.





FIGURE 18 Les animaux fugaces et isolés imposent une chasse précise, silencieuse et rapide, possible par l'arc. Cette arme ne correspond donc pas à une « invention » mésolithique, mais prend une spéciale ampleur à ce stade par contre-coup des modifications sociales (sédentarité et paysages). Plus profondément, l'usage accentué de l'arc provoque la béance entre l'homme et l'animal, dépourvu de sa protection naturelle par la fuite. Symétriquement, l'homme peut ainsi gagner une position privilégiée au sein de la Création : le virus du Néolithique en découle directement avec ses panthéons désormais à l'image de l'homme, où l'animal se réduit au rang d'attributs.

Par sa fonction physique, coordonnée, ostentatoire et solidaire, la danse recherche dans les profondeurs de l'âme ce qui n'était rien d'autre que des actes religieux (**figure 17**), transcendant la position humaine, dans toute société en harmonie naturelle savamment codifiée (**figure 18**).

Désormais, l'abattage et la mise à mort furent confondus, dans des paysages forestiers aux animaux frêles et fugaces : la précision s'impose, accentuant le statut démiurgique de l'homme « opposé » aux forces naturelles plutôt qu'y être associé. Il quitte ainsi le statut onirique du « Paradis perdu » pour se perdre lui-même dans l'aventure aléatoire du destin qu'il croit pouvoir maîtriser. La fatalité de l'histoire s'y était rapidement radicalisée, jusqu'à nous.

BIBLIOGRAPHIE

HASSAN F. (1981) – Demographic Archaeology. New York: Academic Press.

FERRET C. (2009) – Une civilisation du cheval, Paris: Belin.

FITZHUGH W.W. & CROWELL A. (1988) – Crossroads of continents. Cultures of Siberia and Alaska. Washington: Smithsonian Institution Press.

LESKOV A.M. & MÜLLER-BECK H. (HRSG.) (1995) – Arktische Waljäger vor 3000 Jahren : unbekannte sibirische Kunst. Kempten: Hase, V. & Koehler.

FÉBLOT-AUGUSTINS J. (1997) – La circulation des matières premières au Paléolithique. Tome 2. Liège: Eraul 75.

DUPAIGNE B. & KLING K. (2000) – Asie nomade. Hazan: Maisons du monde.

Grotte d'Espalungue,
Saint-Michel-d'Arudy
J. Pilloy, pl. XCIII,
L'Art pendant l'Âge du Renne

